

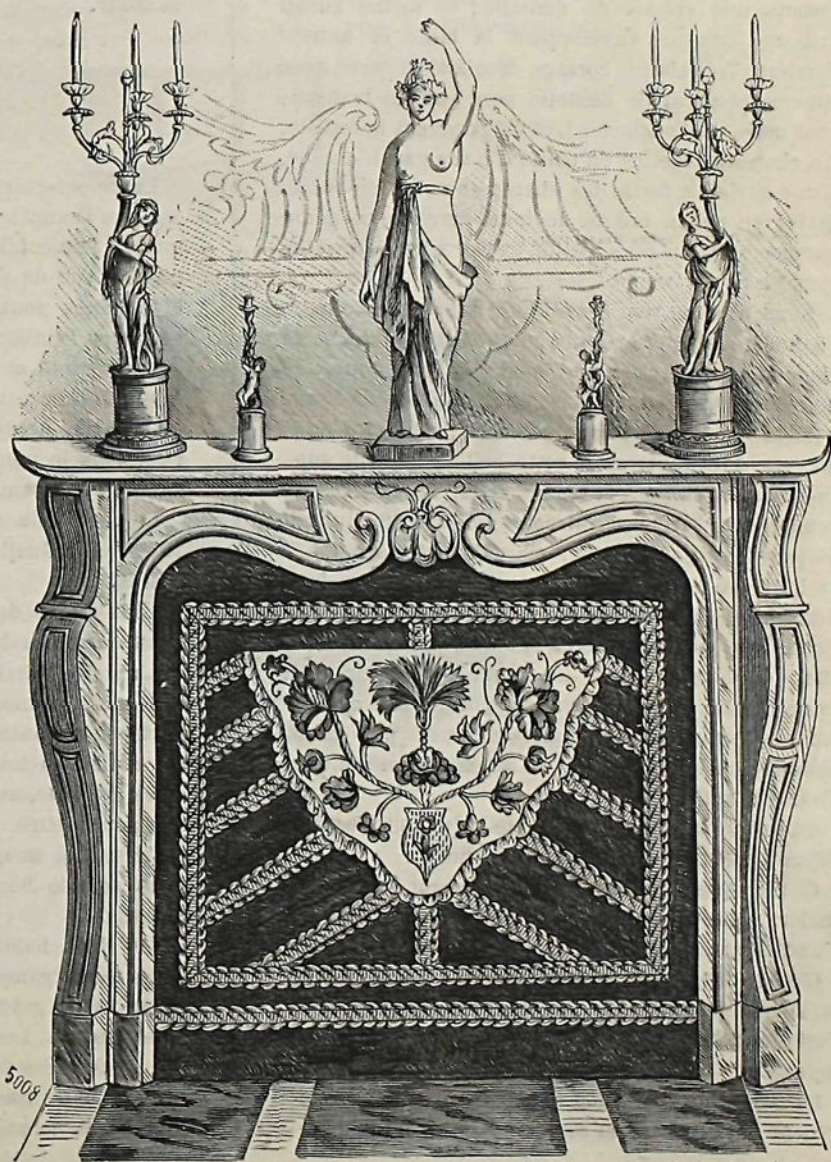


## MODES

Nous parlerons tout de suite de l'exposition de M<sup>me</sup> Pelletier-Vidal, qui n'expose qu'une robe, un costume, une veste et un corsage. Ces quatre spécimens sont plus que suffisants pour nous montrer le goût si parisien et si comme il faut de cette excellente couturière. Commençons par la robe à traîne.

Une traîne, comme la veut la mode, longue, longue, carrée et montée par des plis. Une superbe étoffe d'un ton de vert très doux et un panneau brodé de fleurs si finement et si délicatement reproduites qu'elles imitent la nature on ne peut mieux. Un relief très marqué, une fraîcheur de coloris, des ombres et de la lumière, font de ce panneau une véritable merveille. De ci, de là, un pincellement d'argent et d'or. De la dentelle brodée d'or en colerette et aux manches, une façon de corsage merveilleuse, donnent grand air à cette robe.

Le costume est fait d'une étoffe de soie changeante, avec une façon droite très joliment combinée; des plis, des dentelles en spirale et un très élégant corsage plissé, tendu, *ja-botté* avec une manche coquette. Quel élégant cachet a cette



Devant de cheminée en peluche vieux rouge, galon ancien et broderie Renaissance. Modèle de Mademoiselle Lapouge.



petite veste-jaquette en drap feutré brodé de soutache d'or !

Ces modèles, d'un luxe de bon goût, se feront en tissu moins cher, et la soutache d'or peut être remplacée à la veste par une soutache mi-partie soie mi-partie or.

Nous l'avons vu, non pas chez le grand couturier qui l'a fait, mais porté au bois, le costume avec des cercles au bas de la sous-jupe. N'effrayons pas nos lectrices et disons-leur que le *ballonnage*, quoiqu'un peu accusé, est loin d'avoir l'envergure de l'ancienne crinoline. C'est une cloche moins développée, nous pourrions dire plus fermée, mais elle n'en sonne pas moins le réveil d'une mode que nous déplorons de voir revenir. J'en ai déjà dit quelques mots.

Voici comment est fait le costume. Une gaze de soie crème à bouquets de fleurs des champs noués de ruban maïs. La première robe en taffetas crème ; deux cercles étroits, en acier, sont passés dans le haut et le bas de l'ourlet ; un double petit plissé au bord. La jupe en gaze de soie froncée a, de chaque côté, un large ruban de moire qui prend de la taille ; dessus une spirale de dentelle ; ce même ruban fait une ceinture enveloppant la taille et nouant derrière. Très simple corsage décolleté en carré, avec un empiècement de dentelle posé sur un transparent maïs. Pour achever très élégamment la toilette, un chapeau-capeline en paille d'Italie garni, dessus, d'une gerbe de fleurs des champs nouée d'un ruban maïs ; ce ruban croque le bord derrière en genre bavolet ; dessous plus petite gerbe. Encas de faille rouge à haute frange.

Nous n'avons rien à critiquer dans cette toilette, pas même le petit ballonnage de la jupe qui n'avait rien d'exagéré ; c'est une mode qui en vaut une autre, ni plus laide ni plus jolie, un désir de changement qui ne s'explique pas bien ; mais qui donc comprend les caprices de cette belle à laquelle sourient jeunes femmes et jeunes filles ! Tenue dans les proportions d'aujourd'hui, cette mode serait admissible, *portable* pour toutes ; mais l'exagération est à craindre. A-t-on su jamais maintenir une mode dans des limites raisonnables ? c'est pourquoi nous craignons fort pour cet hiver. Et dire qu'après avoir attaqué, décrié, honni le retour de la crinoline, avoir cherché à convertir à son goût, à son opinion amies et connaissances, on fera comme le plus grand nombre, on la portera et l'on s'étonnera même d'en avoir dit tant de mal !

Quoique nous soyons en plein été, on s'occupe déjà du costume de voyage d'automne.

Ce n'est pas de ce costume précisément que je veux parler, mais de la redingote de voyage qui se fait d'une élégante recherche quant à la teinte du drap.

C'est le drap blanc ou crème qui a les préférences, et le grand *chic* de ce très confortable pardessus, c'est de le doubler de thibet beige à longs poils soyeux.

La redingote que nous avons vue dessine parfaitement la taille sans la serrer comme dans un cor-

sage ; elle est fermée un peu au-dessous de la taille par d'énormes boutons d'argent sur le fond desquels s'enlèvent en relief des fleurs de lys en vieil argent. De grandes poches intérieures dont l'ouverture est cachée par une bande rabattue qui forme dent ; une poche de poitrine et une autre petite à la taille pour la montre, le ticket ; une élégante manche pagode à large parement qui montre la doublure de thibet. Le col est rabattu parce que l'on met autour du cou une cravate-écharpe en gaze crème ou en tulle point d'esprit doublé d'un léger surah crème, qui se noue de coques volumineuses.

Le chapeau de voyage qui accompagne cette redingote est en paille beige avec une touffe de coques en ruban beige.

Savez-vous que l'écharpe de dentelle se porte en ceinture ? Qu'après avoir entouré la taille de ses plis, on étend le bas pour l'amener sur la hanche, un peu de la façon orientale ; ensuite, on la noue d'une double traverse en laissant flotter les pans sur le côté. Nous vous livrons cette fantaisie imaginée par une jeune femme dont les décisions font loi dans la mode.

CORALIE L.

Le corset-cuirasse de M<sup>me</sup> Guelle, 3, place du Théâtre-Français, convient aussi bien à la femme qu'à la jeune fille. Sa coupe est des meilleures, étudiée en vue de l'hygiène et de l'élégance. Ressorts et baleines sont si bien posés, que la taille est svelte et l'embonpoint diminué, et cela sans pression fatigante et sans gêner les mouvements auxquels il laisse toute liberté. Le corset du matin est une très heureuse invention de M<sup>me</sup> Guelle ; nous pourrions le nommer aussi corset de voyage, car il soutient suffisamment.

Le corset de satin est supérieurement fait par M<sup>me</sup> Emma Guelle ; c'est l'élégance et le confortable réunis.

Nous avons donné les prix et la description de deux costumes de printemps de M<sup>me</sup> Brun-Cailleux, 11, rue du Marché-Saint-Honoré ; prix très raisonnables. En ce moment, cette habile couturière fait, à partir de soixante-cinq francs, un très charmant costume d'été en toile batiste, en foulard de coton, de façon élégante, avec de la dentelle et du ruban, que l'on peut mettre, selon la couleur choisie, pour une réunion à la campagne, une petite fête, un dîner. Il nous semble bon d'indiquer à nos lectrices cette occasion.

M<sup>me</sup> Brun habille très bien ; la coupe de ses corsages est élégante et bien cambrée ; les garnitures posées avec grâce et enjolivées de nœuds coquettement tournés. Les manches ont des façons gracieuses, et de jolies fantaisies : col, empiècement, bretelles, fichu froncé, chemisette ouverte et croisée ornent ses corsages.





## TRAVAUX DE FANTAISIE

*Table étagère couverte d'étoffe Louis XVI rouge orange à bouquets bleus et peluche bleu ancien. — Anciens aussi les galons. Frangette*

aux deux grandes tablettes. Longueur de la table, 60 cent.; largeur, 40; distance entre les tablettes, 38 cent.; hauteur totale du pied, 70; circonférence, 12 cent. Troisième tablette: 40 cent. de largeur sur 29 de profondeur. Montant: 35 cent. de hauteur sur 7 et demi de circonférence. Quatrième tablette: 40 cent. de largeur, 20 de profondeur. Montant: 20 cent. de hauteur sur 7 de circonférence. Les bandes d'étoffe sont encadrées de peluche vieux bleu avec des galons anciens cachant la réunion des morceaux. Quant à la disposition, nous croyons superflu de la détailler, le croquis l'indiquant mieux que ne le ferait la description. Le haut et le bas des montants sont pris dans un cercle de galon. Les quatre angles de la dernière tablette sont en étoffe ancienne, le milieu en peluche. Très commode à mettre dans l'angle d'une pièce, et décorative lorsqu'elle est chargée de bibelots. On peut la faire toute en peluche ou en velours antique; plus simple, pour chambre à coucher, en cretonne enluminée. L'étoffe sera collée ou clouée. Il faudra mettre sous la bande d'étoffe du gros molleton de coton.

*Plateau pour cartes de visite ou objets anciens, tels que bonbonnières, flacons, etc. — Forme écusson. L'intérieur tendu de peluche vieux vert et le bord de peluche rouge. Petit galon ancien dentelé. Dans un an-*



Table-étagère couverte d'étoffe ancienne Louis XVI et de peluche vieux bleu.

De Mademoiselle Lapouge, 17, rue d'Aumale.

gle on colle des armoiries que l'on trouve facilement chez les marchands d'étoffes anciennes. Armoiries brochées sur galon, galon d'ancienne livrée et de voiture, que l'on vend en détail. Un galon d'or pour arrêt. Le dessus est tendu de soie. Cette soie doit être préalablement tendue sur un fin carton et collée à l'envers. Ensuite on étend de la colle sur le bois et l'on applique dessus le carton, bien entendu le côté non couvert de soie. Nous donnons une autre disposition pour cette forme de plateau. Fond en velours violet rouge coupé au milieu par une bande d'étoffe ancienne aurore brodée de fils d'argent et d'or. Petit galon ancien sur la ligne de réunion des étoffes et au contour intérieur.

*Enveloppe-étui de voyage pour parapluies. — Cette poche en toile grise a 75 cent. de long sur 64 cent. de large; elle est double, et trois galons de tresse de laine rouge posés à plat à 9 cent. de distance, forment trois poches ou étuis pour les parapluies ou ombrelles; au bord opposé se met un galon de fil gris de 5 à 6 cent. de large et brodé au point de croix en coton rouge. La poche est bordée tout autour d'une même tresse rouge; au haut des poches les deux doubles*

de la toile sont bordés séparément afin d'en réserver l'entrée. Trois attaches doubles de 40 cent. de long sont posées à égales distances sur le bord de la poche, et ferment le tout, quand on a roulé l'enveloppe sur elle-même. Nous donnons l'enveloppe-étui étendue, avec le parapluie, l'encas et l'ombrelle passés dans leur étui; puis l'enveloppe roulée et



les attaches nouées. La broderie du galon grandeur naturelle se fait avec du coton rouge de deux tons ou rouge et bleu.

**Tricot double pour chausson de bébé.** Laine fine, aiguilles fines en ivoire. — Faire un nombre pair de mailles, 1 aiguille, 1 maille à l'envers sans la tricoter, 1 maille à l'endroit\*, jeter la laine, 1 maille à l'envers sans la tricoter, repasser la laine devant cette maille pour qu'elle se trouve derrière (mouvement contraire à celui que l'on fait avant de prendre la maille à l'envers), 1 maille à l'endroit, retourner au signe\*, finir par une maille à l'endroit, retourner l'ouvrage. 2<sup>me</sup> aiguille, comme la première. La maille à l'envers qui ne se tricote pas devra se faire avec la maille qui se présente à l'envers. Il n'y aura ainsi ni envers, ni endroit.

**Chausson de bébé au tricot double.** — Monter 52 mailles. Faire 36 aiguilles qui en paraîtront 13, lesquelles donneront une longueur égale à la largeur des 52 mailles. Cela fait, casser la laine en laissant le bout assez long pour l'enfiler dans une aiguille à tapisserie. Plier en deux le tricot, froncer avec l'aiguille enfilée en la passant dans



4353  
Plateau-écusson couvert d'étoffe ancienne et de velours violet rouge.



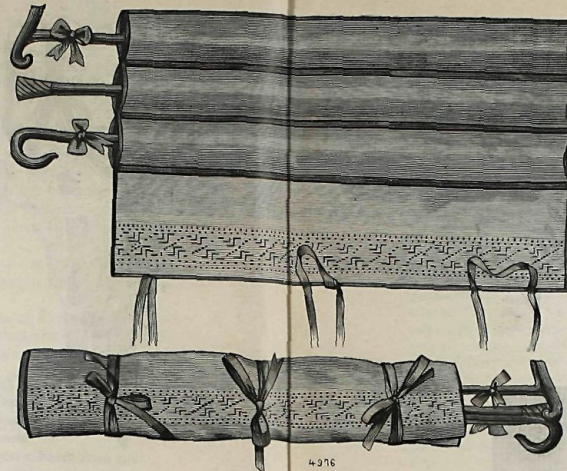
4734  
Chausson de bébé au tricot.

toutes les mailles pour fermer le bout du pied, aplatissez. Ramenez la laine aux bords qui forment lisière, lesquels se réunissent à peu près à la moitié pour former le cou-de-pied. A l'extrémité opposée à la partie froncée, réunir les deux côtés pour fermer le talon. Rattacher la laine là où s'arrête le cou-de-pied et relever environ 38 mailles sur ce qui reste des lisières non cousues, pour faire la jambe. Passer la maille du milieu qui finit le cou-de-pied. Faire 1 aiguille à l'endroit, 1 aiguille à l'envers, 1 rang à jour en jetant la laine et prenant 2 mailles ensemble, 1 aiguille à l'endroit en augmentant de 4 mailles vers le commencement et autant à la fin. Faire 24 aiguilles de tricot double, puis 6 aiguilles de tricot anglais. Rabattre les mailles et terminer par une dent au crochet, 3 mailles en l'air, passer 2 mailles, 1 maille coulée dans la suivante, 3 mailles en l'air, etc., etc.

**Pochette à ouvrage en satin vieux rose, broderie en soie vert tige d'aillet.** — Nous donnons l'ensemble réduit de la pochette brodée vue de dos, et le dessin grandeur naturelle du bas de la broderie avec le commencement des montants; on terminera par le dessin du bord supérieur donné aussi en grandeur naturelle; les montants pourront donc se faire plus ou moins longs, suivant la dimension que l'on voudra donner à la pochette. La broderie terminée, doubler d'une soie outatée; mettre deux poches superposées; la première partira du bord droit et sera entourée d'une ganse perlée dont on formera une anse; un bouton et en regard une boutonnière, comme l'indique le croquis de la pochette terminée.

**Chaussons d'enfant au tricot.** — 2 aiguilles en acier ou en os de cette même grosseur o. 1 pelote de laine Saint-Epin 10 fils. Monter 64 mailles, faire 9 tours aux 18 aiguilles en tricotent toujours à l'endroit et en faisant une aug-

mentation au commencement et à la fin de la 5<sup>me</sup> aiguille, de la 10<sup>me</sup> et de la 15<sup>me</sup>. On doit alors avoir 70 mailles.



4376  
Enveloppe-étui de voyage pour parapluie, encas et ombrelle, étendue et roulée.



Aspect de la pochette à ouvrage terminée.



4853  
Chausson de nuit pour bébé, tricot double.



Plateau-écusson tendu de peluche vieux-vert, avec armoirie dans l'angle.

Les 18 aiguilles terminées, il faut partager son nombre de mailles pour faire le dessus du pied, 28 de chaque côté et 14 au milieu. Le dessus du pied se fait en tricotent seulement les 14 mailles et en prenant chaque fois la 14<sup>me</sup> maille avec une de celles laissées de côté. Faire ainsi jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de chaque côté que 16 mailles. Tricoter alors toute l'aiguille et faire autour, à l'endroit, une diminution, en prenant ensemble la 1<sup>re</sup> et la 2<sup>me</sup> maille des 14 qui forment le dessus du pied et la 13<sup>me</sup> et la 14<sup>me</sup>; faire aux 3 tours suivants ces deux diminutions qui réduisent le dessus du pied à 8 mailles. Ces diminutions terminées, faire une coulisse, c'est-à-dire une aiguille entière avec une jetée, 2 mailles ensemble, puis continuer la jambe avec le même dessin que le dessus du pied. Terminer par 18 aiguilles toujours à l'endroit comme en commençant.

**Pour le dessus du pied.** — Faire 4 aiguilles à l'endroit et à l'envers. 3 aiguilles dont 1 à l'endroit, 1 à l'envers, 1 à l'endroit qui doivent représenter à l'endroit du chausson 3 aiguilles à l'envers, tandis que les 4 premières doivent être à l'endroit.

Faire ainsi jusqu'à ce qu'il n'y ait plus que 16 mailles de chaque, et continuer ce même dessin pour la jambe. Le faire 4 fois et terminer par 18 aiguilles toujours à l'endroit.

Coudre la jambe et le pied en ayant soin de froncer un peu le bout du pied pour l'arrondir. Faire une cordelière avec deux petits glands, la passer dans la coulisse.

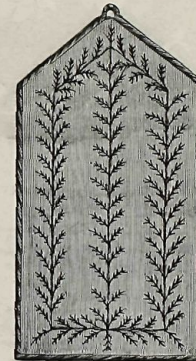
On peut faire le dessus du pied et la jambe du petit chausson simplement à côtes, si on le préfère.

**Encadrement pour image ou feuille de missel.** — Il faudra décalquer le dessin très légèrement; pour le colorier, on s'inspirera d'une image et même des menus donnés cet hiver. Le fond des médaillons bleu pâle s'enlèvera sur le fond or de l'encadrement. L'on pourrait simplement colorier le seul trait en variant les couleurs. Modèle copié sur un dessin du XVI<sup>e</sup> siècle.

Plaque forme Louis XV. — Intérieur

rait naturellement un effet contraire. Deux petits bouquets à broder sur soie, pour pelote. — Peuvent se faire en semé sur étamine, toile bise, pour dessus de plateau.

Nous donnerons un étui pour parapluie, encas, ombrelle, à suspendre dans le cabinet de toilette, au mois de septembre, ceci pour répondre aux demandes qui nous en ont été faites.



Ensemble réduit de la broderie de la pochette à ouvrage tendue. Modèle de Mademoiselle Leeker.



4823

Encadrement pour image ou feuille de missel.





Broderie du haut de la pochette.



Broderie de piqûres.



Plateau forme Louis XVI pour bibelots.



Broderies de piqûres.



Broderie (grandeur naturelle) du bas de la pochette.



**Explication des Gravures noires**

(pages 13 et 15)

*Devant de cheminée en peluche vieux rouge, galon ancien et broderie Renaissance.* — Faire faire un châssis en bois blanc qui puisse entrer facilement dans l'ouverture de la cheminée, la peluche qui couvre les côtés ayant une certaine épaisseur. Le galon est dentelé aux deux bords. Tendre le châssis d'une toile de coton très forte que l'on peut à volonté coller ou clouer à l'envers avec de fins clous de tapissier. Couvrir de peluche bien tendue. Former le soubassement en tendant un galon d'un côté à l'autre. Faire ensuite avec ce même galon l'encadrement, puis former les rayons et poser un galon vertical qui partage l'intérieur en deux panneaux. Les rayons en galon sont arrêtés sous la broderie qui n'est cousue que dans le haut, genre bannière. A défaut d'une broderie l'on peut utiliser un morceau d'étoffe ancienne avec fleurs ou d'anciens écussons que l'on trouve encore. Si l'on a des armoiries, les faire broder, ou le chiffre surmonté de la couronne. Pour l'exécution voici comment il faut s'y prendre : Epingler le galon, tourner les angles et les arrêter par des épingles ; faire de même pour le galon des rayons ; bâtir, puis coudre au bord en travaillant comme si l'on faisait de la tapisserie au métier. Très facile et amusant à faire. L'envers se tend d'une forte percaline. Modèle de M<sup>lle</sup> Lapouge, 17, rue d'Aumale, chez qui on pourra se procurer galon et broderie ou faire préparer l'ouvrage avec les chiffres, couronne ou armoirie.

*Costume en éolienne gris feutre et crêpon rose ancien.* — Le tablier, drapé sur la sous-jupe de taffetas, est en crêpon rose avec une ruche chicorée au bas. La redingote en éolienne, plissée, avec les bords droits brodés de soie et d'argent ; de même le plastron qui s'avance en

pointe sur une chemisette en éolienne froncée et montée à tête à un empiècement-encolure à col droit ; une ceinture rose ancien est dépassée par une longue pointe grise qui répond à celle du plastron. Manche et gigot en éolienne.



Costume en éolienne gris feutre.  
De Madame Brun-Cailleux, 11, rue du Marché-Saint-Honoré.

**Explication  
de la  
Gravure coloriée  
4738**

**TOILETTES DE DÎNER**

*Robe en faille française bleu électrique et tulle dentelle brodé de fil d'acier et d'or.* — La jupe à traîne a le tablier bouillonné horizontalement, ombragé par deux dentelles qui croisent à la taille et s'écartent dans le bas. Ces dentelles sont montées sous le pli formé au bord de la jupe. Robe princesse en tulle dentelle ; le devant du corsage a ses bords arrondis en veste et une draperie qui le traverse en biais en partant de l'épaule gauche. Le corsage en faille bleue se lace devant. Un bouillon bleu et, dessus, un jockey en dentelle font une manche courte. Bas de soie noire. Souliers en satin bleu. Gants de Suède.

*Robe en satin mousse broché tilleul, velours mousse et crêpe de Chine tilleul.* — La sous-jupe en taffetas. Le devant et le côté de la jupe qui se perd sous la traîne en broché, sont garnis ainsi : le milieu du tablier d'une draperie de velours et les côtés de deux draperies-rideau en crêpe

de Chine superposées. Devant du corsage en crêpe de Chine froncé imitant le corselet, dans lequel se perd une chemisette froncée. Le côté veste en tissu d'argent frangé à la taille. le bord rejeté en revers tendu de velours ; le dessous du bras se prolonge en un long pan frangé d'argent et forme avec le côté de la traîne un pli châtelaine doublé de velours. Un bouillon en velours garni de tissu argent pour manche. Bas de soie tilleul. Souliers en satin. Gants de Suède.

**RENSEIGNEMENTS ET CONSEILS**

*Rose Bucarestoise.* — On vert très foncé, on gris souris. On a donné satisfaction à votre demande. Espérant que cette réponse, quoiqu'un peu tardive, arrivera en temps utile.

M<sup>e</sup> de J. — Nous ne connaissons pas de meilleur

remède contre la chute des cheveux que l'eau et la pommade vivifiques de A. B., chez M. L. Bonneville, 6, rue Jean-Jacques-Rousseau, Montmorency.

M<sup>e</sup> Arthur S. — Un bijou-boîte à épingles, bague, porte-mine, se suspendent à la chaîne.



## CAUSERIE



Je le constatais à l'une des dernières représentations de Buffalo Bill : il y a encore du monde à Paris, — je parle de ce monde qui d'ordinaire prend son vol en masse dès le lendemain du Grand Prix. Cependant je suppose que les plus retardataires d'entre mes lectrices songent enfin à partir pour les eaux ou pour la mer; celles-là ne seront peut-être pas fâchées d'emporter en wagon, ou tout au fond de leur malle, deux ou trois bons livres toujours utiles comme compagnons de voyage. A Paris on ne lit pas, impossible d'en trouver le temps. Tout au plus parcourons-nous les journaux et de préférence un seul journal pour nous assurer qu'il pense comme nous, mais à la campagne les heures de recueillement et de tranquillité s'imposent; on les remplit de son mieux et qu'y a-t-il de meilleur que le repos sous de grands arbres, un livre à la main? Voici donc tout une petite bibliothèque triée sur le volet, en dehors du *Disciple* et de *Fort comme la mort*, lesquels n'ont pas besoin d'être recommandés à celles d'entre vous, Mesdames, qui se permettent Bourget et Maupassant, mais dont il est tout à fait inutile en revanche de parler aux autres.

Aimez-vous les récits rapides et courts formant une brillante mosaïque? Prenez *Péchés de vieillesse*, par M. de Pontmartin, qui n'a pas vieilli, la verve de ses *Feux de paille* l'atteste. Et cependant ce livre, jeune par l'esprit qu'on y trouve pétillant à chaque ligne, date par le choix des sujets, — ce n'est pas en somme son moindre charme. Un auteur qui nous parle du monde d'il y a cinquante ans, s'il peut dire : « J'ai vu », est toujours sûr de se faire écouter. Etre conduite à la cour par exemple, à la cour des Bourbons, quand nous n'avons plus que celle de M. Carnot, quel régal! Il paraît que le dernier hiver de la Restauration fut animé d'une véritable fièvre de plaisir. La vive imagination de la duchesse de Berry inventa des fêtes merveilleuses, entre autres ce fameux bal en costumes historiques du temps de Marie Stuart où une princesse, qui n'était que gracieuse, prit imprudemment pour une nuit le nom et les atours de la plus belle des reines. Il paraît que la fille d'un maréchal de l'Empire, ne voulant pas être dépassée en cette mémorable soirée par la noblesse de l'ancien régime, dépensa pour sa part un demi-million! Que l'on ose crier contre les notes de couturière et les extravagances de nos jours! Peu après la duchesse de Berry organisa pour amuser son père, le roi de Naples, une représentation en italien d'*Il Barbiere*, chanté, dans la salle Favart, par des artistes mondains que dirigeait Rossini... Voilà ce qui s'appelle entendre le théâtre d'amateurs. Lisez le récit de cette représentation et aussi l'histoire d'un point d'orgue tragique qui s'y mêle assez habilement pour qu'il soit presque impossible de distinguer la fiction de la réalité.

Il est beaucoup question, dans tout ce joli volume, de la duchesse de Berry; nous la voyons, par une nuit d'orage, vaincue, persécutée, fugitive, cher-

cher asile dans un château où sa visite imprévue enflamme l'imagination d'une jeune fille romanesque, éprise d'aventures à la Walter Scott et qui pousse l'imitation de Diana Vernon jusqu'au dernier ridicule.

Vient ensuite *l'Impasse*, délicate histoire d'un dernier amour, d'une de ces tendresses de vieillard qui n'apportent guère que des souffrances à celui qui les ressent, — *La Veillée*, — *English spoken*, autant d'esquisses assez sombres, et enfin (il aurait fallu commencer par là) un merveilleux portrait de Rachel à trois époques. Quelle intéressante figure que celle-ci, quoique, hélas, la grande tragédienne n'eût pas apporté et conservé au théâtre toutes les vertus de l'angélique Jenny, la cantatrice de *Bouche close*.

Je vous recommande *Bouche close*, le dernier ouvrage de M. de Tinseau, un de ces rares romans romanesques qui ne se piquent ni d'analyse aiguë, ni de logique cruelle, mais simplement d'émouvoir et d'intéresser. Il y a de tout dans *Bouche close*, de l'émotion passionnée, de la tendresse, de l'imagination, de grands sentiments, beaucoup d'action, toujours très habilement conduite sans trop appuyer, sans rien pousser à bout, et des voyages, et des portraits auxquels on peut à la rigueur prêter des noms, sans l'ombre de scandale, car tous ces gens-là sont plus honnêtes, plus dévoués, plus héroïques les uns que les autres, sauf une certaine Roumaine vouée aux trahisons. Parmi les plus jolies scènes, signalons celle où le verglas se fait complice de l'amour naissant comme cela s'était déjà vu dans *Le Mariage de Jacques*. Le verglas décidément devient à la mode, il menace de supplanter l'orage qui, tant de fois, fut, on le sait, funeste à la vertu.

*La Confession d'un père* est le poignant récit d'une faute si cruellement expiée que le lecteur ne peut, à la fin du récit, qu'imiter les deux fils du coupable, un prêtre et un magistrat qui croient devoir l'un acquitter et l'autre absoudre. Il s'agit d'un pauvre homme qui, désespéré de voir sa fille vouée, faute de dot, au célibat qui lui pèse, ramasse, sur les marches d'un wagon, certain portefeuille perdu par son légitime propriétaire et renfermant soixante billets de mille francs... qu'il garde. Le cas de conscience auquel nous assistons est développé d'une façon fine et profonde. Nous dirions volontiers que l'auteur est un psychologue si Gyp ne venait de déconsidérer ce nom en l'attachant à un *Ohé!* spirituel et gamin sur la couverture de son dernier livre. Il y a aussi un humoriste chez M. Victor Fournel; les scènes du voleur repentant, l'Anglais maniaque et millionnaire qui ne veut pas rentrer dans son argent pour avoir le droit de maudire les Français en les traitant de bandits, sont d'une verve sinistrement comique qui tranche sur la tristesse du fond.

Aux jeunes mamans je recommanderai le petit recueil d'impressions si pénétrantes que M<sup>me</sup> Alphonse Daudet intitule : *Enfants et Mères*; la venue du baby dans les douleurs joyeusement subies, les premiers pas qui sont le premier départ et la première imprudence, suivi des chutes inévitables, de ces essais



d'indépendance qui faisaient dire à une jeune femme : « Quand mon fils a commencé à marcher seul, j'ai senti qu'il se détachait de moi » ; puis un chapitre exquis, les *Enfants et la Nature*, les enfants dans le jardin, la première connaissance de la terre que grattent de petits doigts pendant que l'œil étonné guette les insectes qui passent, la plante qui pousse, l'eau qui fuit, et que le faible cerveau cherche à s'expliquer l'énigme de la vie ; l'attrait de l'enfant vers les jeunes animaux, ses semblables, qui gardent comme lui la chaleur du nid, poussins sous la mue, jaunes comme si le jaune de l'œuf poudrait leur duvet, canetons à la mare, tout en larges pattes pour nager... Bébé prend sa leçon de lecture, il dessine, il apprend par cœur, et ses impressions sont notées, on le sent, par la plus tendre, la plus vigilante des mères, qui ne trouve rien de médiocre dans sa tâche d'éducatrice et qui nous fait voir au microscope tout ce qui passe souvent inaperçu au grand détriment de l'enfant.

Laissons la Parisienne à ses chiffons, moins futiles qu'on ne pense puisqu'ils l'aident à reconstituer une bien jolie *chronologie féminine*, où un brin de ruban, un débris de robe de bal, un gant dépareillé évoquent si vivants les souvenirs d'une vie entière.

Tout cela est fin, gracieux, spirituel, mais un peu cherché, un peu maniéré, et d'abord essentiellement parisien. Nous voulons sortir du salon, de la *nursery*, du jardin râtissé où l'ombre et le soleil sont mesurés sous les arbres ; nous voulons d'un pas hardi parcourir le monde.

Quel meilleur moyen prendrions-nous pour cela que le *Tapis de Salomon* ? Ce tapis magique qui transporte son possesseur à travers les airs, a donné son nom à la première des trois nouvelles réunies par M. Edouard Blanc, sous ce titre alléchant comme toutes les chimères : *Chasses à l'impossible*. L'impossible poursuivi, c'est, on le devine, ce vieil idéal dont la mode ne veut plus, mais qui s'impose toujours. Battues dans les bois du Nivernais où la *Bitarde*, un gibier fantastique, égare les chiens, excursions dans une partie peu connue de l'Afrique, rencontre inopinée avec la reine de Saba, recherche psychologico-chimique d'un bleu introuvable, le bleu dont on meurt, que ne rencontre-t-on pas d'extraordinaire dans ce livre d'un jeune homme plus occupé jusqu'ici de sciences que de lettres, mais qui sait penser et écrire ?

Point de rêves, mais en revanche beaucoup d'entrain dans un autre livre de chasses, parfaitement possibles celles-là, quoique assez rares : *Six mois aux Indes*, œuvre de prince qui n'a pas besoin d'ailleurs de cette recommandation pour faire son chemin. Nous avons déjà un écrivain du nom de Henri d'Orléans ; son petit-neveu s'empare de la plume à son tour, non pas pour aborder les grands travaux d'histoire qui conduisent à l'Académie, mais pour nous raconter la vie active qui l'aïda un instant à se donner le change, lorsque la loi cruelle de 1888 lui ferma les portes de Saint-Cyr. Ne pouvant entrer dans l'armée française, il s'en alla tuer des tigres au Népal, vingt-et-un en vingt-cinq jours, s'il vous plaît, et les chasseurs n'étaient guère que six ou sept. Mais ce ne sont pas seulement ces *tableaux*,

quelque glorieux qu'ils puissent être, qui prêtent de l'attrait à ces chasses écrites. Leur auteur nous fait bien voir les pays qu'il parcourt, sans s'écarter jamais d'un style simple, et en évitant l'abus des descriptions. De jolies légendes recueillies au passage : l'empereur Akber s'était fait construire la plus fastueuse des résidences d'été, un palais de grès rouge et de marbre blanc. Lorsque ce Versailles de l'Orient fut achevé, son créateur songea naturellement à s'y établir avec sa cour, mais un saint ermite, retiré sur la même colline, vint le trouver et lui dit :

— Il y a des années que je prie sans cesse dans la solitude ; tes fêtes me troubleraient, nous ne pouvons rester tous les deux ici ; l'un de nous doit se retirer, choisis.

Et l'empereur, renonçant à son envie, céda la place au saint. N'est-ce pas ravissant ? N'importe, l'histoire, la légende, l'art, n'ont pour le jeune prince, on le sent, qu'un intérêt secondaire ; ce qui l'attire c'est la jungle, c'est le tigre qu'il attaque à pied avec une audace imprudente, sans avoir jamais chassé au gros gibier. Le voyage en *house-boat* sur la rivière Malla est, malgré les nombreux accidents qui le traversent, raconté avec une imperturbable bonne humeur. Le chasseur ne s'emporte que contre les fourmis rouges, des ennemis tout autrement redoutables que le tigre, à l'en croire, et qui pendant les nuits d'affût vous rendent fou.

Le duc d'Orléans, fils du comte de Paris, celui dont les fiançailles viennent de coïncider avec les noces d'argent de ses illustres parents et qui fit son stage militaire dans un régiment de Rifles, aux Indes, est venu rejoindre son cousin à Calcutta ; il a pris part à des exploits, dont les éléphants que montaient leurs Altesses doivent garder le souvenir, car naturellement les éléphants se souviennent ; ils font bien d'autres choses plus difficiles, puisqu'ils raisonnent et qu'ils calculent.

— Je comprends parfaitement, nous dit le prince, que les Hindous aient déifié cet étonnant animal : sa gigantesque stature d'une part, son œil spirituel, presque humain, de l'autre, ont dû donner à un peuple naïf l'idée d'une espèce de dieu malin réunissant toutes les forces de la matière et de l'esprit.

Très drôlement racontée l'histoire d'un petit macaque blessé, que l'on entreprend de guérir. L'auteur de *Six mois aux Indes* nous paraît plus bienveillant pour les animaux que pour les dames indigènes dont il trace des portraits affreux, n'épargnant même pas les fameuses bayadères. Comment s'éprendre en effet de personnes aux dents rouges comme les Thibétaines, qui remplacent sur leur visage la poudre de riz par du sang caillé !

Fi ! Détournons-nous de ces monstres pour contempler les jolies *Figures de Femmes* que M. Paul Deschanel fait défiler devant nous en une série d'esquisses rapides et piquantes, de M<sup>me</sup> du Deffand à M<sup>me</sup> Récamier. Ce furent à l'origine des articles parus dans les journaux, à mesure qu'une publication nouvelle venait ajouter quelques traits inédits à des portraits déjà connus. Ainsi M<sup>me</sup> d'Epinaï sort toute vive des beaux travaux de MM. Lucien Peray et Maugras, M<sup>me</sup> du Deffand de l'édition récente de sa cor-



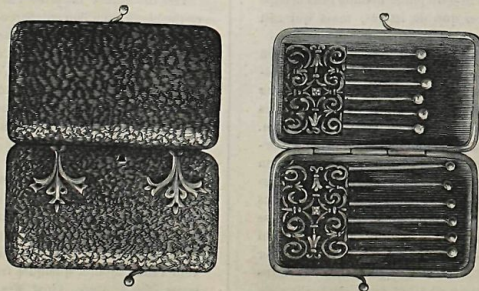


Robe de dîner en surah mauve et tulle blanc de Mademoiselle Thirion, 47, boulevard St-Michel.

Robe de dîner en surah mauve et tulle blanc. — Jupe en taffetas blanc couverte d'une jupe plissée en tulle blanc arrêtée, au bas, par un cordon de lierre. La robe princesse en surah, à traîne, a son corsage décolleté abattu en genre veste; le bas du corsage en tulle plissé, rejoint le tablier sous une traîne de lierre qui prend de côté et fait ceinture. Une autre traîne part de l'épaule gauche suit, de ce côté, le bord du décolleté, et descend en biais s'arrêter à la couture du dessous du bras. Cordon de lierre à l'entourure.

Capeline de parc. — Se fait en mousseline teintée bleue ou rose. Grand fond bonne femme coulissé devant de deux bouil-

lons, avec doublure pour maintenir les fronces et laiton passé dans les bouillons. Une haute dentelle fait volant tout autour, puis un ruban enserré le fond au-dessus des fronces et se noue devant. Au-dessous et en biais un autre nœud; brides assorties au ruban qui est broché.



Porte-épingle à brides, nœud-cravate, etc., de la maison Senet, 33, rue du Quatre-Septembre.

Deux garnitures pour corsage. —

L'une en ruban de faille ou de moire dont il faut quatre mètres. Prendre le milieu du ruban, former deux coques, les fixer sur le corsage. Faire tourner les pans derrière, les ramener devant et les nouer de coques dont les pans peuvent être plus ou moins longs.

L'autre, en tulle point d'esprit, se drape en fichu à la taille, se noue d'une traverse et s'attache de même que la première.

Costume en lainage marine à fines rayures camaïeu brochées. — Jupe avec une draperie-tablier régulièrement relevée; les

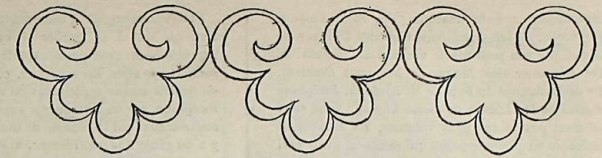


Deux garnitures mobiles pour corsage.

lés de derrière droits et plissés. Corsage à taille ronde, plissé en éventail devant et au dos, les plis serrés et arrêtés par un point anglais à dix centimètres au-dessus de la ceinture; celle-ci qui est en ruban de moire est fermée de côté avec une longue boucle et un pan; un second pan tombe là où le tablier se réunit à la jupe. Un jockey à la manche plissée au bas et fermée intérieurement par des boutons. Le ruban de la ceinture est li-

seré en bleu clair.

Porte-épingle. — Très plat, en métal vieil argent martelé. Charnières gothiques en véritable métal blanc mat; intérieur doré avec motifs ciselés à jour, supportant six épingle dorées à tête de perle fine qui se prennent très facilement; prix, 13 fr. 50. S'envoie par la poste en paquet recommandé si l'on ajoute 50 cent. au



Feston pour lingerie, taie d'oreiller, jupon, etc.

prix de l'objet envoyé dans la lettre de commande. Feston pour taie d'oreiller, jupon et robe d'enfant. — Employer un coton de couleur pour la lingerie d'enfant.



Costume en lainage marine de Madame Gradoz, 67, rue de Provence.



respon dance par le marquis de Saint-Aulaire, M<sup>me</sup> Necker de tels documents tirés des archives de Coppet, par son petit-fils le vicomte d'Haussonville, M<sup>me</sup> Récamier des *Lettres de Benjamin Constant*, M<sup>me</sup> de Beaumont du livre de M. Bardoux, Joséphine de celui de M. Imbert de Saint-Amaud ; tous ceux qui n'ont pas lu ces gros volumes, les trouveront condensés en quelques pages qui semblent avoir ravi le meilleur de leur essence à des travaux plus complets. Le rôle de la femme dans la société et sur la littérature, notamment au XVIII<sup>e</sup> siècle, apparaîtra en même temps de la façon la plus intéressante à travers ces croquis groupés sans prétention. Un seul reproche à M. Deschanel, qui est un esprit sérieux et charmant à la fois : il semble bien sévère pour cette pauvre citoyenne Bonaparte, « âme vide et légère », qui fut, à l'en croire, peu digne d'un héros et d'un trône. Peut-être y a-t-il dans cet arrêt autant d'exagération que dans le jugement de M. de Saint-Amaud : « Sans Joséphine, il est probable que Napoléon ne serait jamais devenu empereur ». Mais j'avoue que les commentaires et les conclusions qui témoignent toujours d'une partialité quelconque, ne sont pas ici ce qui m'a particulièrement intéressée. Tout l'intérêt est dans les lettres de Bonaparte, ces lettres ardentes, passionnées, d'un mari plus jeune que sa femme, souvent séparé d'elle, et que la jalousie dévore ! Jean-Jacques n'a rien écrit de plus brûlant, un poète se révèle sous l'esprit positif du conquérant de l'Europe. Ce cri : « Ah ! si je pouvais, tu sais bien, t'enfermer dans mon cœur, je t'y mettrais en prison ». Et après Montenotte, après Millesimo, après Mondovi, ces appels brûlants : « Prends des ailes, viens, viens ! » ne sont pas d'un ennemi des femmes.

Nous commençons à comprendre comment Napoléon en vint à se garder si obstinément contre leur influence ; c'est que Bonaparte avait terriblement souffert par elles. En revanche, ces lettres lues, on s'attendait moins qu'auparavant sur le malheur de Joséphine, car on a vu surgir auprès d'elle un autre malheureux qui la dépasse de toute la distance qu'il y a du génie à la gentillesse. J'ai été revoir avec une curiosité nouvelle ces deux figures d'époux dans l'immense tableau du *Sacre* par David, qui est une des splendeurs de l'Exposition de peinture des cent dernières années, avec les nombreux portraits, tous caractéristiques et frappants, qui remplissent sa vaste étendue.

Oh ! ces galeries de peinture du premier étage ! Pour elles, je donnerais tout le reste du Champ de Mars. La foule n'est pas de mon avis ; elle ne s'y presse guère. J'ai rencontré l'autre jour devant la collection des dessins (ce qu'il y a de plus précieux peut-être), un gros monsieur rouge qui s'épongeait le front et brandissait un parasol de toile, en criant à sa femme :

— Sacrebleu ! ça n'en finira donc jamais les tableaux... Est-ce qu'il y en aura encore longtemps comme ça !

Il est vrai que dix minutes auparavant une jeune dame de Carpentras, appuyée au bras de son mari, était passée devant moi en disant avec dédain :

— Mais qu'est-ce qu'on nous racontait donc qu'il y avait tant de tableaux ? Nous ne marchons que depuis une heure et nous avons tout vu !

Il est difficile de plaire aux ignorants, très difficile même de les étonner...

T. B.

## La Fille du Cacique

(SUITE)



LEFIN Georges, appelant à lui tout son courage, se décida. Ils suivirent tous deux, précédant un peu les parents de Maria, un sentier à peine tracé dans l'herbe épaisse qu'encadraient des lauriers-roses en plein épanouissement. Des rayons d'or filtraient à travers les verdure, en formant autour d'eux des zigzags tremblants.

Avisant un arbre, au tournant de l'allée, Georges pensa : « Quand je serai arrivé là, je parlerai !... »

Maria partageait son émotion. Elle comptait machinalement les brins d'herbe qu'une rafale des pampas avait détachés, la veille, pour en joncher le sol sous leur passage.

L'arbre n'était plus qu'à quelques pas d'eux.

Georges eut un tressaillement nerveux et s'arrêta, tout oppressé. Pourquoi attendrait-il davantage ?

— Mademoiselle Maria, dit-il d'une voix qu'il s'efforçait de rendre très ferme, je vais m'éloigner dans quelques jours.

Des baies odorantes rougissaient au bout d'une branche de l'arbuste qu'ils allaient dépasser. Maria étendit la main pour en cueillir, puis laissant son bras étendu avec un geste gracieux, comme pétrifiée par quelque magique puissance...

— Votre départ est absolument fixé ? demanda-t-elle.

— Non, mais il faut bien que je rejoigne mon père !

— Vous êtes très pressé ?

— Oh ! non... je ne voudrais pas m'en aller seul.

— Vous emmènerez Perrine et... Mariquita, dit-elle d'un petit air railleur en laissant retomber son bras le long de son corps flexible, et semblant attendre.

— Ce n'est pas elles que je souhaite emmener.

— Et qui donc, monsieur Georges?... fit la jeune fille en remuant un petit tas de sable de la pointe de son soulier de satin.



— Vous, mademoiselle Maria... répondit-il lentement, avec anxiété.

— Moi ? reprit-elle en relevant son visage couvert de rougeur et en regardant Georges bien en face.

— Oui ! dit-il, comme s'il eût affirmé sa foi au prêtre devant l'autel, avec un accent solennel et énergique.

Maria joignit ses deux mains sans répondre.

— J'aspire au bonheur de vous avoir pour femme, mademoiselle Maria, reprit Georges.

La figure de la jeune fille s'éclaira d'un doux sourire et elle dit presque gaiement :

— Il y a longtemps que je le savais !

— Vous l'aviez deviné ?

— Je le désirais, répliqua-t-elle avec simplicité.

Puis, reposant de nouveau son bras sur celui de Georges et reprenant sa marche interrompue :

— Causons, fit-elle.

— La première fois que je vous ai vue, Maria, mon cœur est allé vers vous.

— Je ne sais si je vous aurais aimé sans votre accident, dit-elle en riant ; vous étiez à plaindre, vous m'avez intéressé.

— Je bénis ce bienheureux accident !

— Non, Georges, bénissez Dieu ! Il me semble, voyez-vous, que nous étions destinés à nous rencontrer. Vous êtes venu du bout du monde pour cela, vous vous êtes blessé pour cela... rien que pour m'épouser !... Et elle se mit à rire encore. Pourtant, monsieur Georges, je croyais que l'art seul devait vous suffire ?

— Je l'ai cru, je l'avoue humblement, parce que je ne vous connaissais pas.

— Cet art sera un terrible rival ! Mais causons sérieusement ; je ris souvent, que voulez-vous ! je vois la vie en rose, mais je n'en suis pas moins sérieuse. J'ai des conditions à vous imposer. Le mariage est une chose bien grave, monsieur...

— Oh ! certainement, mademoiselle.

— Vous me laisserez libre dans mes convictions, libre dans mes affections de famille, car vous ne me ferez oublier aucun des miens, monsieur mon époux ! De plus, je vous préviens que je ne consentirai jamais au divorce.

— Mademoiselle, je vous remercie de votre franchise, je l'estime profondément.

— Ecoutez, monsieur Georges, ma théorie sur le mariage ; je vais vous la développer en trois points :

Elle ouvrit bruyamment son éventail, et reprenant :

— 1<sup>o</sup> Union des cœurs par la tendresse...

Elle referma son éventail, en le regardant :

— 2<sup>o</sup> Union des intelligences par le travail et la pensée...

Puis abandonnant son ton vif, elle ajouta d'une voix profonde :

— 3<sup>o</sup> Union des âmes par l'effort vers le bien, par l'éternité de l'affection !

Elle cessa de parler, tout émue.

Georges la contemplait avec une expression de bonheur et de respect.

La physionomie ordinairement si enjouée de Maria était empreinte d'une sorte de mélancolie, ses yeux se remplissaient de larmes et son front très

pur, ses cheveux d'or s'éclairaient doucement sous un rayon de soleil que tamisait l'épaisseur des feuillages.

Des tourterelles que le mauvais temps de la veille avait chassées des campagnes, roucoulaient doucement dans les arbres du bois.

La jeune fille sentit, en ce moment, que celui qui lui offrait son amour était loyal, dévoué, et avec confiance elle appuya son bras sur le sien.

La grosse voix du docteur d'Esnard, qui les appelait, les ramena tous deux à la réalité.

Ils revinrent rapidement vers M<sup>me</sup> de Mancelle qui s'était assise à l'ombre dans un bosquet voisin.

— Je vais tout annoncer à maman, dit Maria en reprenant ses allures habituelles. Ainsi vous acceptez toutes mes conditions ?

— Je partage absolument toutes vos convictions, mademoiselle, tous vos sentiments.

Ils étaient dès lors liés l'un à l'autre. Cette explication suivie d'une entente mutuelle était toute naturelle pour Maria élevée dans les usages américains qui laissent une grande liberté aux jeunes filles. Elle était, d'ailleurs, bien sûre à l'avance de l'assentiment de sa mère et de l'appui du docteur qui n'avait pas contribué pour peu à ce dénouement.

Quand parurent les deux jeunes gens, M. d'Esnard et sa belle-sœur comprirent à leur aspect que quelque chose s'était passé, mais ils se gardèrent bien de faire allusion à ce prétendu mystère. Le retour en voiture s'effectua avec autant de gaieté et d'apparente insouciance ; l'entraîn du docteur tira sa nièce de tout embarras.

Ce fut seulement quand elle eut quitté Georges, qui se retira en lui baisant la main, que Maria entraîna sa mère dans sa chambre et lui raconta la conversation du *Paseo*.

M<sup>me</sup> de Mancelle prit la tête de sa fille entre ses deux mains et, la regardant avec tendresse.

— Tu seras heureuse, je crois, mon enfant. J'ai étudié monsieur Georges, j'en ai souvent parlé à ton oncle.

Et elle l'embrassa.

Un pli fugitif, au coin de sa lèvre, attesta seul l'amertume qu'éprouvait la pauvre mère à la pensée du départ de son enfant.

Elles s'assirent toutes deux sur un divan, et se serrant câlinement l'une contre l'autre, elles s'enlacèrent avec tendresse et causèrent longtemps.

Georges, de son côté, ressentit le besoin impérieux de s'épancher en écrivant à son père auquel il avait déjà fait entrevoir son amour. Il lui annonça sa démarche et son bonheur, parla des vertus et des charmes de Maria avec exaltation, enfin remplit huit grandes pages de confidences toutes filiales et tendres.

Mariquita, derrière les vitres d'une fenêtre, avait épié le retour des premineurs ; elle avait vu Georges baiser la main de Maria, elle avait entendu la jeune fille rejoindre sa mère dans sa chambre à une heure consacrée d'ordinaire aux visiteurs... et elle pleurait amèrement.

Georges n'était même pas venu la voir un instant !

Cette enjôleuse aux yeux bleus l'avait ensorcelé.

Elle préviendrait M. Martini !



Les yeux obscurcis, les doigts tremblants, elle se mit devant son bureau et exprima toutes ses craintes au *padre*... Elle lui parla aussi de son impétueux désir de le rejoindre.

Sa lettre était pleine d'absurdités, de tendresse et de colère; aussi, en la relisant, fut-elle effrayée de son emportement; alors elle brûla lentement la feuille de papier à laquelle elle l'avait confié, l'exposant à la lueur vacillante de sa bougie, devant la fenêtre ouverte, tandis que les petits papillons de nuit entraient follement pour aller se griller les ailes, expirer en haletant sur la flamme attirante et trompeuse...

Cette vulgaire bougie semblait à Mariquita un cierge funèbre et ces pauvres bestioles lui représentaient ses espérances.

Elle se jeta à genoux sans pouvoir prier.

#### QUATRIÈME PARTIE

##### I

##### JALOUSIE

— Ma vieille! ma bonne Perrine! un peu ma mère nourrice...

— Je suis demoiselle, monsieur Georges, protesta la Bretonne avec fierté en frappant vigoureusement sa poitrine sèche.

— Je le sais... Et vous avez eu raison!

— Ce n'est pas que je n'aie trouvé chaussure à mon pied!

— Je connais vos histoires matrimoniales, ma bonne; un cuisinier, un concierge et un matelot ont brigué, sans succès, l'honneur de votre main?

— Vous n'avez pas les secrets de ce coin-là de mon cœur, mon cher garçon; du reste, ça... (et elle se frappa de nouveau d'un coup retentissant) ça, c'est entre le bon Dieu et moi! Ne parlons plus de mariage, c'est bête à mon âge. Mon âge... Je n'aurai jamais que cinquante ans à la Chandeleur!

— Perrine, vous me parlerez plus tard de votre acte de naissance; asseyez-vous là et écoutez bien.

— Bon... c'est pour faire les malles, n'est-ce pas? Vous n'avez pas à vous inquiéter, j'arrime les hardes dans le *perfectionnement*, comme un timonier breveté range ses pavillons dans leur caisson.

— Taisez-vous, chère bavarde, ou je vous laisse toute seule.

— Allons! mon petit maître, vous savez bien que c'est le lait de chèvre... On l'a pourtant assez *bourlingué* pour qu'il sùrisse.

Et elle leva au ciel ses bras maigres.

— C'est très sérieux ce que j'ai à vous dire, ma bonne.

— Bon! bon! Je vais mettre mes béquilles.

Elle retira soigneusement de sa vaste poche de tablier un étui de cuir jauni, enleva délicatement ses lunettes, souffla sur chaque verre, les essuya avec son mouchoir à carreaux rouges et bleus, entra soigneusement l'une des branches entre les tuyaux de

son bonnet et ses bandeaux gris, l'ôta, la remit et installa enfin à l'extrémité de son nez l'appareil oculaire dont les verres s'arrondissaient comme des hublots de paquebot. Elle parut alors humer l'air agréablement et, posant ses mains sur ses genoux, attendit.

Georges reprit :

— Tes préparatifs de grande occasion étant terminés, voici la nouvelle, Perrine. Je me marie!...

— Bonté du ciel! Sans que monsieur y soit?

Et elle sauta sur sa chaise.

— Papa est averti, sois tranquille, et consent; mais il ne peut venir ici en ce moment.

— Ah!... fit Perrine avec soulagement, tout en relevant ses lunettes pour les polir avec un coin de son tablier.

— Donc, je me marie! Je le rejoindrai, nous le rejoindrons après notre union.

Perrine se leva.

— Monsieur Georges, vous ne ferez pas cela!

— Et pourquoi?

— Parce que, mon maître et garçon, vous êtes trop jeune... que l'on ne se marie pas sans père et que...

— Et que?

— Vous n'avez besoin de rien épouser du tout. Je soigne votre linge, pas vrai? Je fais la cuisine à votre goût, et puis...

La vieille femme se mit à pleurer.

— Pas d'enfantillage, voyons! dit alors Georges en posant affectueusement sa main sur l'épaule de sa Perrine, ma fiancée est charmante et fort aimable.

— Qui donc est l'oiseau bleu?

— Mademoiselle Maria de Mancelle.

— Une colombe qui chante? C'est pas votre affaire, il vous faut plus gaillard que ça.

— Quand tu la connaîtras, tu en seras folle et lui feras des petits pâtés.

— Suffit!... C'est une surprise!... Mais vous êtes bien jeune pour le mariage, tout de même.

— Nos fiançailles et l'échange des anneaux auront lieu ce soir, à un diner de famille.

— Et vous me l'annoncez ce tantôt?... Vous manquez de révérence pour votre vieille Perrine.

— Maria et toi serez amies, j'en suis sûr!

— C'est ce qu'on verra... Ah! monsieur Georges, ce n'est pas bien d'agir ainsi en *sourdinois*, sans crier gare à l'avance.

— Te voilà prévenue en règle, ne murmure pas.

— Monsieur Georges, dit encore Perrine en larmoyant, vous avez tort, mais que votre destinée s'accomplisse!... Je voudrais vous embrasser...

Le jeune homme s'approcha et la Bretonne, grondeuse mais flattée tout ensemble, déposa sur ses favoris un baiser craquant.

— Pouah! fit-elle, vous avez trop de cosmétique, ça pousse.

Elle descendit de la chambre de Georges tout en grommelant.

— Diable de pays, disait-elle entre ses dents, où l'on cuit sans feu ni marmite! On y embroche les cœurs des jeunes gens comme des mauviettes...

Mais il fallait qu'elle en parlât à quelqu'un, la langue lui *démangeait*; elle alla droit chez Mariquita.



Celle-ci se préparait à sortir quand Perrine arriva.

La vieille bonne lui fit un récit animé et circonstancié des confidences de Georges. Mariquita l'écouta silencieusement ; elle n'était pas surprise, car elle avait tout deviné ; elle n'en restait pas moins muette et comme paralysée.

Perrine, tout à son sujet, l'entremêlant de réflexions et de souvenirs, ne remarquait pas la pâleur et la rigidité du visage de Mariquita.

Il y a, entre l'attente certaine d'un malheur et l'accomplissement même de ce malheur, une énorme différence ; la brutalité du fait accompli brise toute espérance.

Mariquita, pendant les discours exubérants de Perrine, regardait droit devant elle, considérant le papier bleu pâle qui tapissait sa chambre. Elle ne pouvait en détacher ses yeux, il lui semblait que les rosaces de la tenture s'ouvraient démesurément et se refermaient sans cesse, comme certaines figures de kaléidoscope.

D'un mouvement inconscient, elle faisait glisser sous ses doigts tremblants la tranche dorée d'un livre qu'elle tenait entre ses mains.

Perrine se tut un moment, et vit alors la figure décomposée de la Cholita. En un instant cette ignorante comprit ! Elle se rendit compte du sentiment vague de la jeune fille, de ses rêves passés, de sa douleur présente ; tout lui apparut clairement en une vision rapide, et cette brutale se fit douce et compatissante.

Il y a chez les simples, sous une écorce rude, des délicatesses infinies, des trésors de tendresse généreuse, d'inépuisables dévouements qu'on ne trouve pas toujours dans les classes élevées. Le bonheur, la vie facile, font oublier plus vite les souffrants.

La vieille femme se leva, débarrassa prestement Mariquita du corsage qui emprisonnait sa poitrine haletante, saisit sur la cheminée un flacon d'eau de Cologne, lui en mit sur les tempes... Et, comme la pauvre enfant la laissait faire, à demi inerte, elle la prit doucement dans ses bras pour la porter sur son lit. Mais, avec une inspiration toute maternelle, revenant sur ses pas, elle s'assit elle-même dans un grand fauteuil et posa Mariquita, si légère, sur ses genoux. Elle soutint sa tête, pauvre tête éplorée, sur son bras nerveux comme elle eût fait pour endormir un enfant, et penchant vers la malheureuse son visage tout ému, tout resplendissant de bonté naïve :

— Ma petite ! ma petite ! dit-elle avec tristesse, se peut-il qu'il en soit ainsi ?

Mariquita, désolée, fixant la bonne femme et sentant en elle une pitié profonde, répondit à voix très basse :

— Oui !

— Oh ! la pauvre fille... repartit Perrine.

Et parlant à l'oreille de l'Indienne, comme pour lui confier un secret, elle ajouta :

— Elle nous l'a pris !

A ces mots, Mariquita se dégagea de l'étreinte qui l'enlaçait, se leva brusquement, et se tenant debout parla avec véhémence.

— Oui ! Elle avait tout au monde, Perrine, tout ! la beauté, la jeunesse, la fortune... Elle eût trouvé ici des épouseurs à la douzaine, et il a fallu !... oh ! il a fallu...

Elle couvrit, un moment, sa figure de ses mains, puis d'un geste saccadé lissa les cheveux qui retombaient sur son front.

— C'est pour notre malheur que nous sommes restés ici, reprit Perrine. Il n'avait pas encore l'expérience de la vie.

— Une coquette ! répondit Mariquita furieuse. Une folle qui ne sait que rire, chanter et se poser des couronnes de fleurs...

La Bretonne eut alors un tremblement nerveux en pensant à « son garçon ».

— Sera-t-il heureux, au moins ? demanda-t-elle.

— Vous acceptez donc cela, vous, Perrine ? dit la jeune fille avec reproche.

— Je n'ai rien à accepter, moi, Mariquita, car je ne suis qu'une servante, répondit-elle humblement.

— Qu'importe ? il faut lutter contre cette enjôleuse.

— Il n'y a pas à lutter, reprit Perrine guidée par son gros et souverain bon sens ; une seule personne a le droit de juger Georges, c'est son père, et M. Martini consent !

— C'est qu'il ne connaît pas... il ne sait pas... il est trop loin ! reprit Mariquita d'une voix entrecoupée par la colère.

— Mariquita, dit Perrine, il faut vous calmer, et surtout, n'est-ce pas ? que personne ne se doute jamais !...

— Car ce serait grotesque, sans doute ? répondit la Cholita avec amertume.

AYLICSON ET A. MARIN.

(La suite au prochain numéro.)

## HOMONYMES

C'est d'un très saint guerrier la lettre initiale.  
On vénère ce saint dans mainte abbatale.

La mode est aujourd'hui d'en broder lourdement  
Satin, laine et velours en notre vêtement.

Il est au premier temps de notre premier verbe.  
C'est le tout petit grain d'où sortira la gerbe.

Qu'il soit de flamme ou d'eau, de pierre ou de  
[vapeur,

Ma foi, convenez-en, l'on peut en avoir peur.

Le braconnier l'avise en parcourant la coupe,

L'ajuste... et l'oiseau mort va bouillir dans sa  
[soupe.

Ainsi prononce-t-on quelquefois parmi nous  
D'un beau département le nom sonore et doux.

Ce n'est qu'un simple jonc ; mais, privé de son  
[aide,

Au mal aucun plombier ne sait porter remède.

Près de Saintes cherchez l'un, c'est le plus connu.  
De Bressuire à l'autre on est tôt parvenu.





N° 1.



N° 2.

Trois écharpes en dentelle drapées différemment.

N° 1. Egaliser les pans de l'écharpe, la serrer de plis à la poitrine et maintenir les plis par une broche, relever les côtés et les fixer par une épingle à peu près à la même hauteur que la broche.

N° 2. L'écharpe plissée sur l'épaule, les pans pris à la taille dans un cercle d'or, draper un pan en panier sur la hanche.

N° 3. L'écharpe arrangée en fichu, serrée dans un porte-bonheur avec les pans qui tombent droits. Nous avons expliqué une quatrième manière de la chiffonner en la pinçant de plis au creux de l'épaule et en l'y maintenant par des épingles d'or ou de perle.



N° 3.

A ce numéro sont joints  
la

Gravure colorée 4738

Et un *Album de Travaux*  
contenant :

Table avec étagère. — Plateau écusson. — Enveloppe-étui de voyage pour parapluie, encas, ombrelle. — Pochette en satin pour l'ouvrage. — Chausson au tricot pour bébé. — Chausson au tricot double pour bébé. — Encadrement d'image ou de page de missel à colorier. — Plateau Louis XV. — Deux modèles de broderie de piqûres.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.





Imp. Falconer Paris

4738

# Journal des Demoiselles

Modes de Paris

ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Rue Vivienne 48

Corsettes de M<sup>me</sup> PELLETIER-VIDAL 27 Duphot 17 — Corsets de M<sup>me</sup> EMMA GUELLE 3 pl<sup>e</sup> du Theatre Francais — Cloffes en Poulard  
de la C<sup>ie</sup> DES INDES 27, r. du 4 Septembre — Coiffures de la M<sup>me</sup> VIRGILE 24 B<sup>is</sup> des Capucines — VELOUTINE FAY  
3, r. de la Paix